ADVERTISSEMENT A LA FRANCE TOVCHANT LES LIBELLES QV'ON SEME CONTRE LE GOVVERNEMENT de l'Estat.

Dedié à Monsieur le President Ieannin.

Par le Sieur D. C.

M. DC. [illegible].

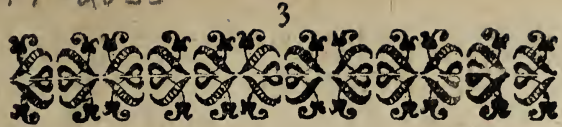
A MONSIEVR LE PRESIDENT Ieannin Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat, & priué & Controlleur general de ſes Finances.

MONSIEVR,

Toute la France eſtant redeuable de tant d'obligations à voſtre prudence & à vos veilles continuelles quelle ne peut penſer à ſa felicité ſans penſer a vous, je ſerois ingrat ſi particippãt à ce bon-heur ie ne vous teſmoignois par quelque reſſentiment combien je me tiens heureux de viure ſoubs vne Monarchie où la vertu d'vn ſi grand homme eſt en ſi grande admiration que ſes conſeils ſont reuerez comme des Oracles. Ceſt pourquoy, Monſieur, j'ay creu que ie vous deuois dedier ce diſcours d'Eſtat, comme à vn des principaux Génies qui gouuernent cét Eſtat : Car ſoit que nous conſiderions le repos general du Royaume, où la tranquillité de nos fortunes particulieres, qu'eſt-ce autre choſe que des effects des ſalutaires conſeils que vous donnez a ceſte grande & admirable Princeſſe que l'amour quelle porte a noſtre bien rend infatigable à toute ſorte de trauaux ? Receuez donques, Monſieur, ce petit diſcours auec le meſme viſage dont vous auez accouſtumé de voir tout ce qui concerne la gloire de la Royauté; Vous proteſtant que comme ceſt auec vn regret infiny que l'impieté & l'ingratitude des mauuais françois ma dõné ſubiect de l'eſcrire, c'eſt auec vne extreme affection que ie me dis.

MONSIEVR,

Voſtre tres humble & tres-obeiſſant ſeruiteur D. C.



ADVERTISSEMENT à la France touchant les libelles qu'on ſeme contre le Gouuernement de l'Eſtat.

QVAND ie conſidere par quels moyens miraculeux ceſte grande & puiſſante Monarchie s'eſt pluſieurs fois maintenuë contre les tempeſtes & les orages qui ſe ſont eſleuez pour la renuerſer; il faut que i'aduouë que Dieu, protecteur des iuſtes Empires, à quelque ſoing particulier de noſtre conſeruation: Et certes, comme il eſt impoſſible de ne le voir point ſans eſtre extremement aueuglez, auſſi ne le pouuons-nous mécognoiſtre ſans nous monſtrer infiniment ingrats. Quelques coniurations qu'on ait faictes autresfois pour deſtruire ce Royaume: quelques artifices qu'on ayt practiquez pour degouſter les peuples de l'obeiſſance qu'ils doiuent naturellement à leurs

Roys, & quelques ennemis eſtrangers ou domeſtiques qui l'aient aſſailly, on l'a bien pû voir eſbranlé, mais on ne le vit iamais abatu: Au contraire, comme Antée reprenoit de nouuelles forces auſſi toſt qu'il touchoit la terre; il ſemble pareillement que cét Eſtat reprenne vne nouuelle vigueur au meſme temps qu'il paroiſt entierement ruiné.

Mais ſi on a veu reluire quelquesfois des teſmoignages extraordinaires de la faueur du Tout-puiſſant, ie puis dire auecques raiſon que ç'a eſté depuis l'aduenement du Roy à la Courõne iuſques à preſent: Car de quelle heureuſe & profonde paix auons nous iouy malgré les efforts de deux ou trois factieux qui ne cherchent leurs felicitez particulieres que dans les miſeres publiques, & qui penſent eſtre oyſifs lors qu'ils ne conſeillent rien contre le ſeruice du Roy? La Religion qui met les Sceptres en la main des Roys, qui les aſſiet ſur les Throſnes, qui poſe les Couronnes ſur leurs teſtes, qui les oingt ſolemnellement, qui rend leur pouuoir & leurs perſonnes inuiolables; La Religion diſ je, qui affermit leur authorité ſur des fondements vrayement diuins, n'eſtant contee par ces homm

là qu'au rang des choſes humaines, ſe faut il eſmerueiller ſi du meſpris de Dieu ils ſont venus au meſpris des Roys ? Mais quoy qu'ils s'efforcent encor maintenant de nous precipiter dans les abiſmes des meſmes miſeres dont le bras victorieux de Henry le Grand nous a miraculeuſement deliurez ; quoy que ces prodiges de nature facent tout ce qu'il leur eſt poſſible pour ſemer la diuiſion entre nous afin de s'agrandir de noſtre ruine ; ſi leurs factions nous font craindre quelques ſiniſtres malheurs, n'auons nous pas occaſion d'eſperer de grandes felicitez, quand nous iettons les yeux ſur vn ieune Roy, dont la vertu aſſiſtée des ſages conſeils de la Reyne ſa mere, promet non ſeulement de reſtablir le Royaume en ſa premiere ſplendeur, mais de le rendre auſſi plus heureux & plus fleuriſſant qu'il ne fut iamais?

Il ny a ſorte de moyens que n'aient recherchez ces perturbateurs du repos public : Il n'y a reſſorts qu'ils n'aient eſſayé de faire iouër, ny artifice qu'ils n'aient employé pour faire reüſſir leurs deſſeins pernicieux. La plus facile voye qu'ils ſe ſoient imaginee pour y paruenir, ça

esté de décrier l'administration des affaires par des libelles diffamatoires qui contiennent autant de crimes capitaux que de parolles, & dont les Autheurs, gens execrables & maudits, ne meritent pas moins que le feu. Voylà la meschanceté dont ils se seruēt pour alterer les volontez des peuples en descriant le gouuernement de l'Estat, & en faisant accroire aux simples que la France est reduicte à l'extremité ; comme si quand ces escripts seroient aussi veritables qu'ils sont calomnieux, c'estoit vn subiect legitime de secoüer le ioug de l'obeissance que nous deuons à nostre Roy, auquel Dieu a donné le pouuoir de nous commander, comme il nous a commandé de luy obeïr: C'est le pretexte ordinaire de ceux qui troublent les Estats: C'est par ces trompeuses amorses qu'on prend les foibles esprits: C'est en ces occasions que les gens de bien sont esprouuez & que les meschans sont recongneuz: Iamais on ne vit regne tant fust-il heureux qu'il n'y eust tousiours des personnes qui ne pouuoient supporter l'estat des affaires presentes: C'est vn vice attaché à nostre nature & non pas aux siecles: Iamais les hommes ne

ſont ſatisfaits de leur fortune quelque grande qu'elle ſoit : Nous nous imaginõs touſiours les ſiecles paſſez plus innocents que l'aage ou nous viuons; & neantmoins nos peres ont accuſé les temps que nous eſtimons auoir eſté les plus heureux, & l'aage ou nous ſommes que nous appellons iniuſtemẽt l'aage de fer, ſera quelque iour nommé l'aage d'or par la poſterité. Il ne faut point doubter qu'il n'y ait eu des mal-contents ſouz le regne d'Auguſte & de Trajan; ſous celuy de Charlemagne & de S. Louys; il y en aura tant que le monde ſera monde. C'eſt pourquoy on ne ſe doit point eſtonner des plainctes iniuſtes qu'on fait du gouuernement de l'Eſtat. Chacun ſçait en quelle perplexité la France fut reduicte apres la mort tragique & lamentable de Henry le Grand; il ſembloit que toutes nos ioyes & toutes nos proſperitez fuſſent terminees auecques ſa vie; nous n'auions autres obiects deuant nos yeux que guerres, que batailles, que ſieges & ſaccagements de villes, que meurtres, que violements, bref, que choſes funeſtes a la veuë & à la penſee; il n'y auoit inſolence que les meſchants n'eſperaſſent de commettre impunemẽt,

ny ſorte d'outrages que les gens de bien ne craigniſſent ; toutefois la ſinguliere prudence de la Reyne a ſi dignement pourueu à tout ce qui eſtoit de noſtre biẽ, quelle à conuerty toutes nos craintes en eſperances, tous nos pleurs en larmes de ioye, & toutes nos douleurs en contentements. De telle ſorte, que nous auons eſté guarantis non ſeulement de tous les malheurs preſque fataux à la France durant la minorité de nos Roys; mais auons meſmes eſté comblez de toutes les felicicitez qu'vn Eſtat peut receuoir ſous la domination d'vn Roy non moins iuſte qu'abſolu. Le repos que Henry le Grand nous auoit acquis par ſa valeur victorieuſe, la Reyne là conſerué par ſa conduite admirable, auec des ſuccez ſi conformes à nos deſirs, que noſtre condition n'a point eſté autre ſoubs ſa Regence, qu'elle eſtoit ſoubs le regne du feu Roy; ou s'il y à eu quelque difference, ceſt en ce que nous auons eſté plus heureux depuis cinq ans que nous n'eſtions auparauant; choſe que ie puis dire auec auſſi peu de flaterie que ie ſuis eſloigné de la neceſſité de flatter; & toute la France m'en ſeruira de teſmoing. Car ſi l'on veu prendre la peine de

regarder exactement de quelle façon le peuple a esté traicté depuis ce temps-là, ie m'asseure qu'il ne se trouuera personne qui ne confesse que nous debuons la tranquillité de ce Royaume à ceste Princesse incomparable, & tout le bon-heur de nostre siecle à la pieté de ses mœurs.

La France est composee de trois ordres sous lesquels sont reduites toutes les conditions des subiects du Roy, excepté celles des Princes. De quelles nouuelles impositions à ton chargé les Ecclesiastiques depuis la mort de Henry le Grand, qu'ils aient eu subiect de se mescontenter de la Reyne? ne les a-telle pas cheris comme bons seruiteurs du Roy; & honoré mesmes, comme Pasteurs du peuple, & comme Ministres de Dieu? s'est il passé quelque occasion ou ils n'aient esté fauorablement traictez? Quant à la Noblesse, outre quelle a esté maintenuë par le Roy en tous les priuileges, honneurs, & immunitez qui luy ont esté concedees par les feux Roys ses predecesseurs; sa Maiesté ne s'est point contentee de l'esleuer aux principalles charges du Royaume, mais la mesme gratiffiee d'vne si grande quantité de pensions & d'appointements, qu'il

ſemblequ'à l'exemple d'Alexandre, elle neſe ſoit voulu reſeruer que l'eſperance, & que comme ce genereux Romain qui refuſa les preſents des Samnites, elle ait mieux aymé commander aux riches que de poſſederleurs richeſſes. L'affectiõ naturelle qu'elle porte a ſa Nobleſſe n'eſtoit pas bornee de ces ſeulles liberalitez: ſon deſſein eſtoit d'oſter la venalité des offices afin que les Gentils hommes pûſſent paruenir par leur merite ſeul & par la grace du Prince aux dignitez des Magiſtratures: Voyla par quelle reformation le Roy deſiroit rendre remarquable la premiere annee de ſa maiorité: mais les remonſtrances de tous les Officiers ont eſté cauſe de faire ſurſoir l'execution d'vn proiect ſi glorieux.

Quant au tiers eſtat, veu que dez le commancement de la Regẽce de la Reyne, il fut ſoulagé de quatorze cens mille liures par an en vn ſeul article & ſur le ſeul impoſt du ſel, & deſchargé en outre d'vn nombre infiny de Commiſſions & de reuocations d'Offices dont il eſtoit auparauant extremement trauaillé, qui eſt-ce qui pourra dire, ſinon auec vn extreme tort, que cet Ordre non plus que les au-

tres ait eu ſubiect de ſe mécontenter? Vne des plus grãdes plaintes que l'on face, eſt de l'adminiſtration des finances; mais ie puis dire qu'il y a long-temps qu'elles ne furent plus innocemment gouuernées que maintenant; auſſi ne croy-je pas qu'il y ait persõne qui en veuille accuſer celuy qui en a le principal maniement, s'eſtant touſiours comporte en ceſte charge auec vne telle integrité, qu'il faict voir à tout le monde combien le deuoir de la conſcience eſt plus puiſſant ſur les gens de bien que toutes les richeſſes de la terre. Ie me contenteray doncques de dire que la ſaiſon que nous auõs paſſee ne permettoit pas qu'on en vſaſt autrement. Nous nous ſommes veus en vn tẽps menaſſé de tãt d'orages, que cõme ceux qui ſe treuuent en la mer durant quelque grãde tourmente, ſont quelques fois forcez de ietter leurs richeſſes au fonds de l'eau, afin de ſauuer le Nauire; de meſmes ceux qui tenoient le timon de cet Eſtat, le voyants au danger d'eſtre perdu par les tempeſtes qui s'eſleuent le plus ſouuent durant le bas aage de nos Roys, ont eſté contraints de faire des largeſſes extraordinaires pour euiter le naufrage de ce

grand vaiſſeau dans lequel les fortunes
& les vies de tant de peuples ſont enfermees. Voyla qu'elle a eſté la cauſe de ceſte depenſe: Preſque toute la Nobleſſe eſtoit tellement incommodée qu'il ne luy reſtoit plus que la vie quelle pûſt employer pour le ſeruice de ſon Prince: N'eſtoit-il pas donc raiſonnable que le Roy la miſt en tel eſtat qu'il en peuſt tirer du ſeruice & que ſes ennemis en receuſſent de l'eſtonnement ? Ie ne doute point que cela ne ſemble repugner à la dignité d'vn grand Monarque, d'achepter la paix de ſes ſubiects: mais comme Alexandre oſta le Diademe de ſa teſte pour bander & étancher la playe d'vn ieune ſeigneur qu'il cheriſſoit extremement: tout de meſme les Roys qui veulent ſauuer leurs Eſtats, ſont quelquesfois contraincts de depoſer leurs Courõnes par maniere de dire & de quicter ce qui eſt de leur authorité pour empeſcher les grandes effuſions de ſang qu'apportent les guerres eſtrangeres & ciuilles. Dõc à quel vſage plus neceſſaire pouuoit-on employer vne partie de l'argent que le feu Roy auoit laiſſè, qu'à la conſeruation de la paix, attendu que c'eſt par la paix que les Roys regnent ſouuerai-

nement ſur leurs peuples & que les peuples viuent heureuſement ſoubs leurs Roys ? attendu que c'eſt par la paix que les vertus ſont en leur throne, les loix en vigueur, les Magiſtrats en authorité, le commerce libre par la terre & par la mer, l'innocence aſſeuree, la malice punie, la vertu recongneuë, les arts en leur luſtre, les Villes en leur ornement, & les Monarchies en leur grandeur ? Combien ſont plus pretieux les threſors des cœurs que des richeſſes ? Il n'y a poinct de difficulté qu'il ne ſoit tres-neceſſaire de retrancher vne grande partie des penſions, mais il y a d'autres choſes qu'il faut faire auparauant. On nous menaſſe de s'oppoſer à la perfection du Mariage du Roy, de laquelle deſpend la paix du Royaume : il faut rompre les obſtacles des plus importantes affaires auant que de pouruoir à celles qui ſont de moindre conſequence, & imiter les bons medecins qui gueriſſent les maladies les plus dangereuſes, auparauant que de remedier à celles qui ſont ſans peril. Ie ſçay tres bien que pluſieurs qui ne deſirent que de voir la France dedans les meſmes calamitez ou elle eſtoit il n'yà pas long-tẽps, fortifiẽt leur audace de l'eſpe-

rãce qu'ils ont de voir le Parlemẽt porté à quelque desordre extraordinaire : mais surquoy se fondent ils pour auoir si mauuaise opiniõ d'vne Cõpagnie en laquelle on retrouueroit l'obeissance, quand elle seroit morte en toutes les autres Cours Souueraines ? Nous auons veu comme les subiects du Roy ont esté traictez; voyons comme les Aliez ont esté entretenus; car encore que la Royauté consiste au pouuoir legitime que le Prince à sur son peuple, neantmoins d'autãt que leurs Estats sont subiects tant aux guerres estrãgeres que ciuilles, il est besoing qu'ils facent des Alliances auecques les autres Roys, Seigneuries & Potentats afin de les rendre leurs amis ou d'empescher qu'ils ne soient leurs ennemis ; c'est la raison pour laquelle les confederations sont si necessaires à tous Estats quelques grands qu'ils soient, que pour en nier l'vtilité, il faut auoir perdu tout iugement. Cela estant posé comme vn fondement certain, par quel moyen la Reyne laquelle en tous ses desseings ne s'est proposée pour but que l'honneur de Dieu, & le bien general du Royaume, pouuoit elle mieux empescher les troubles qui s'esleuent ordinaire-

ment en vne ſaiſon ſemblable à celle que nous auons paſſee, qu'en entretenant non ſeulement les anciennes Alliances de la Couronne, mais en obligeant auſſi le Roy d'Eſpagne à tous les intereſts de la France par les mariages du Roy auecques l'Infante, & de Madame auecques le Prince d'Eſpagne ? n'eſtoit ce pas le ſeul moyen de retenir en leur deuoir par la terreur de ces deux puiſſances vnies, ceux à qui le mépris de la jeuneſſe du Prince pouuoit donner la hardieſſe de troubler le repos publicq, ceux di-je qui dans leurs lettres publiées depuis trois iours parlent ouuertement des deſſeins du Roy, non comme ſubiects obeiſſants, mais cõme ennemis declarez ? Pouuoit-on auecques plus de prudẽce empeſcher les entrepriſes tragiques de ces Hydres de rebelliõ, de ces flãbeaux des guerres ciuiles, de ces hõmes deteſtables & pernicieux qui ne nous troubleroient point maintenant & ne ſeroient point ſi temeraires, ſi le feu Roy n'auoit point eſté ſi clement?

Henry le Grand, Prince d'eternelle memoire, excuſez moy ſi ie faits ceſte reproche à voſtre exceſſiue bonté, & pardonnez a la iuſte douleur que ie reſſẽts de voir

l'authorité du Roy vostre cher fils & nostre souuerain Seigneur, trauersee par ceux que toutes sortes de deuoirs humains & diuins obligent plus estroictement a la conseruer: Pardonnez moy si ie me plains de vostre douceur & si ie deteste l'execrable impieté de ceux dõt l'ingratitude est si odieuse a tous les gens de bien qu'elle merite que la Iustice diuine élance la foudre pour les écraser; que les abismes de la terre s'ouurẽt pour les engloutir, & que toutes les puissances du monde s'arment pour les exterminer comme les pestes du genre humain.

Nos peres, ont veu des choses, bien estranges durãt leurs iours; mais virẽt ils iamais riẽ de si prodigieux que ce que no⁹ voyõs en nostre siecle? ô merueilleux chãgement de la volonté des hommes, qu'il faille que ceste Monarchie soubs laquelle nous viuons si tranquillement & si heureusemẽt, soit maintenãt assaillie par ceux qui l'ont autrefois deffenduë, & que par vne mutation cõtraire elle soit maintenãt deffenduë par ceux qui l'ont autrefois assaillie! Se faut-il doncq émerueiller si les bons François se mettent en tel estat, qu'ils puissent reprimer l'audace de ceux qui

qui ſe veulent oppoſer a la volonté du Roy, & qui prennent pour ſpecieux pretexte de leur reuolte, la fauſſe allarme qu'ils reçoiuent de voir les deux plus puiſſants Roys de l'Europe vnis enſemble par des mariages ſi prudemment deliberéz, ſi ſolemnellement promis, & ſi impatiemmẽt attẽdus des gẽs de bien. Car tout ainſi que ceux de Lacedemone eurent raiſon d'entrer en deffiance des fortifications extraordinaires d'Athenes, ſe repreſentans ce que pourroit faire ceſte ville quãd elle ſeroit rebaſtie, puis qu'elle entreprenoit de s'agrandir de la ſorte eſtant ruinee? de meſme nous auons ſubiect de nous imaginer qu'elle ſeroit la hardieſſe de ceux de la Religion pretenduë s'ils auoient vne grande puiſſance, puiſque nous les voyons ſi fiers & ſi temeraires en vne ſi grande foibleſſe. Il n'y à rien qu'ils ne demandent ſi on leur accorde vne fois, ie ne dy pas la rupture, mais la ſeule ſurſeance de ces Mariages tãt neceſſaires à la paix de toute l'Europe. Il y à du peril & du deshonneur à leur octroyer ce qu'ils deſirent; leur ambition n'a bornes quelconques; leurs paſſions n'ont iamais de mediocrité: leur humeur eſt tel-

le, que s'ils ne craignent eux meſmes ils ſe font craindre. Or ſi la principalle fin des Mariages des Princes eſt l'vtilité de leurs peuples, nous ne pouuons pas tirer de ces Alliãces vn plus grand bien que la paix, qui eſt la mere de toute felicité. Auſſi en receuons nous double fruict, en ce qu'elles nous guarantiſſent des guerres eſtrangeres & ciuilles, par ce qu'elles retiennent nos voiſins dans le deuoir des confederations qu'ils ont auec la Courõne, & font demeurer les mauuais François dans les bornes de l'obeiſſance. Les factions du Royaume nous ont reduits à tel poinct, que le bon-heur de cet Eſtat deſpẽd du tout de la perfectiõ de ces Mariages. Ceux que l'honneur & la conſcience ne peuuent retenir dans leur deuoir, la crainte qu'ils ont de l'vnion de ces deux Couronnes les y retient. C'eſt le ſubiet pourquoy quand ie conſidere qu'il en procede tant de fruicts ſi ſalutaires à la Religion, ſi euidents à nos yeux, & ſi deſirables à tous les gens de bien, ie m'eſtonne grandement de ce que l'on voit des hommes qui font profeſſion d'eſtre Catholiques, & qui ſe diſent amateurs de leur patrie & font neantmoings les meſ-

mes desirs, & tiennent les mesmes discours que les aduersaires de la foy, & que les ennemis de la Monarchie & du repos de la France. Mauuais François que nous sommes, imprudents & dénaturez, plus barbares que ne sont les barbares mesmes, engeance sans pieté, sans amour, sans foy, sans conscience, sommes nous pas indignes d'auoir vn bon Roy, nous qui le voulons marier à nostre fantasie & le forcer en vne chose en laquelle seulle on ne peut contraindre personne? ô malheureuse condition des Princes, si cela ne leur est pas permis qui est licite au moindre de leurs subiects! sommes nous pas bien ennemis de nostre salut, de rechercher nostre ruine? sommes nous pas bien rebelles de nous opposer à la volonté de nostre Roy? sommes nous pas bien iniustes de ressentir presentemẽt par le repos ou nous viuons les effects merueilleux de ces Alliances, & d'en nier l'vtilité? Qu'est-ce que nous autres qui sommes éclairez de la cognoissance du vray Dieu, & qui nous vantons d'estre polis par les arts & par les disciplines pouuons plus reprocher à ces peuples qui habitent aux derniers bouts de la terre, & qui n'ont entre eux n'y poli-

ce ni religion ? peut-on pas dire iustement de nous ce qu'on a dict autresfois de l'impieté des mœurs de la Grece, que l'ignorance des vices est plus vtile aux barbares que n'est à nous autres la cognoissances des vertus?

Tout ainsi donc que l'on attache auec des chaines plus fortes les animaux les pl⁹ fiers & les plus puissants comme les liõs, que ceux qui sont d'vne nature plus douce & plus sociable: de mesme la raison veut que nous tenions le Roy d Espagne attaché à l'alliance de ceste Monarchie, auec des liens plus forts & plus estroicts, que ceux dõt nous sommes vnis auecques les autres Roys, attendu qu'il est tousiours vtile de s'allier auec vn Prince, quand il est dangereux de n'en estre pas allié. Qui se peut donc offenser qu'iniustement, que le Roy comme pere de son peuple recherche le bien de son peuple, & procure la conseruation de l'Eglise, comme ayant l'hõneur d'estre Fils Aisné de l Eglise, cõme ayant esté instruict en l'Eglise, comme ayant receu le Sceptre & la Couronne dans l'Eglise? FRANCE, ma chere Patrie que depuis vne si longue suitte de siecles & de Roys, Dieu a perpetuellement con-

ſeruée contre tant d'ennemis qui t'ont aſſaillie, & qui maintenant repoſes ſi doucement ſoubs le regne d'vn ieune Roy conſeillé par vne grande Reyne, qui ne reſpire que l'honneur de Dieu & que ta fœlicité, ſois ſage par tes dommages paſſez, & ferme l'oreille a tous ces faux bruits que les ennemis de ton repos ſement dans tes villes & dans tes Prouinces, affin que tu tournes encore tes armes contre tes propres entrailles, que les peres trempent leurs mains de rechef dans le ſang de leurs enfans, que les freres s'arment contre les freres, les beaux-peres contre les gendres, les parents contre les parents, & que le iuſte courroux de Dieu te face ſeruir d'vn particulier exemple de calamité pour eſtonner tout le genre humain. Et toy PARIS, la Ville capitalle de la France, le ſejour ordinaire de nos Roys, l'abord de toutes les nations, la retraicte des grands eſprits, l'ornement de l'Eſtat, & le centre de toutes les richeſſes de l'Vniuers: Paris que le feu Roy Henry le Grand a honoree de tant de belles immunitez, enrichie de tant de biens, illuſtrée de tant de marques de pieté, & ornée de tant de grands & magnifiques baſtiments

que d'vn deſert que tu eſtois durant la guerre ciuille, il en a faict la plus riche, la plus populeuſe, la plus auguſte, & la plus celebre ville de toute la terre, reſouuiens-toy inceſſamment des bien-faicts de ce grand Monarque; recognoy ſon image & ſes vertus en la perſonne de ton Roy ſon ſucceſſeur; tourne les yeux ſur luy comme ſur l'Aſtre de l'influẽce duquel tu dois attendre tout ton bon-heur; repreſente-toy qu'vne grande ville n'eſt iamais en plus grãd danger que quand elle eſt en vne ſi eminẽte proſperité, qu'eſt celle ou la paix t'a faict paruenir? C'eſt lors que la felicité l'aueugle ordinairement, que la fortune la trompe, que la preſomption l'emporte, & luy dõne l'audace d'entreprendre des deſſeins qui la ruinent à la fin? Imagine-toy touſiours que tant plus vne ville eſt opulente, & plus elle a beſoin de protection; que plus ſa fortune eſt grande & plus elle eſt enuiee, & que c'eſt lors que les autres villes jalouſes de ſes richeſſes ne font qu'attendre qu'elle manque a ſon deuoir, pour la deſtruire, & pour triompher de ſes deſpouilles: Reſouuiens-toy du temps que ta rebellion prouoqua l'ire de Dieu, & que la fureur de la guerre qui

abbatoit tes habitans comme la moiſſon d'vne campagne, ne te faiſoit pas tant de mal par dehors que t'en faiſoiẽt par dedãs, la peſte, la famine, & les tyrans domeſtiques dont la rage ne pardonnoit pas meſmes au pourpre des Magiſtrats: N'oublie iamais que c'eſt la benedictiõ de tõ Roy, & le merite de ton obeiſſance qui te cõblẽt d'hõneurs & de biẽs; & qui fõt qu'au lieu de la foudre du Ciel la manne tombe deſſus toy, que tu vois l'abondance au lieu de la famine, la paix au lieu de la guerre: bref, penſe touſiours qu'il n'y a ſorte de graces que tu ne doiues eſperer en demeurant conſtamment en ton deuoir, ni malheur que tu ne doiues craindre lors que tu t'en eſloigneras.

FIN.